

PAUL MORAND  
JACQUES CHARDONNE

# Correspondance

II

1961 - 1963

ÉDITION ÉTABLIE,  
PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE  
PAR PHILIPPE DELPUECH

*nrf*

GALLIMARD

---

PAUL MORAND  
JACQUES CHARDONNE

CORRESPONDANCE

II

1961-1963

*Édition établie, présentée et annotée  
par Philippe Delpuech*

*nrf*

GALLIMARD

---

## *Présentation*

Dans le premier tome de la correspondance Paul Morand-Jacques Chardonne (1949-1960) les lettres étaient peu nombreuses au début, puis le rythme s'accroissait, à partir de 1953, devenant quasi quotidien. Chacun avait trouvé sa cadence, son ton et ses thèmes. Le deuxième tome, aussi épais, correspond aux années 1961 à 1963, fertiles en événements politiques et littéraires : le mur de Berlin, l'Algérie, les morts de Céline, Pierre Benoit, Roger Nimier puis Jean Cocteau. Ce pêle-mêle des hommes et des événements nourrit les échanges entre Paul Morand, observateur attentif du monde, et Jacques Chardonne, curieux par nature, bien que plus sélectif.

Les deux épistoliers, en terrain de confiance, confirment et développent certains engagements à peine évoqués au cours des premières années ou volontairement omis en raison de la proximité de l'époque 1940-1944, si douloureuse. Face à cette Occupation et à cette Résistance, dont il dénonce, à maintes reprises, les aventuriers mus par un idéal généreux, mais soumis à une logique de rapines et de spoliations déguisées en actes de justice, Paul Morand apparaît comme un défenseur de la liberté, qu'il ne confond pas avec la licence, demeurant durablement l'adversaire de tout manquement à la légalité.

Il manifeste une sorte de détachement philosophique, voire de l'irrévérence à l'égard des dogmes et des appartenances, bien que le phénomène l'intéresse ; un goût pour les synthèses et les confrontations, une sorte de scepticisme roboratif, notamment vis-à-vis du Nouveau Roman ou des modes importées des États-Unis. Mais il n'hésite jamais à s'engager, chaque fois que sa conscience l'exige. Non pour flatter l'aveuglement de ceux qui veulent que tout aille bien ou que tout aille mal, mais pour aider à améliorer ce qui peut l'être, au coup par coup, et notamment le fonctionnement des démocraties. Partisan de réformes plutôt que de révolutions, convaincu que la société humaine ne sera jamais le paradis sur terre, il sait aussi qu'à tout moment les hommes ont à choisir entre deux solutions imparfaites dont l'une est, cependant, préférable à l'autre.

Bien qu'affectant une certaine distance envers le monde contemporain au sein duquel certaines lettres le laissent à penser, il se sent un peu étranger, Paul Morand n'en demeure pas

moins un homme de l'échange et du dialogue. Il lit beaucoup, publie, écrit des pièces radiophoniques, préface de nombreux ouvrages, participe à des émissions (le « Portrait-souvenir » de Proust par Roger Stéphane), cultive ses amitiés. Il fréquente régulièrement artistes, hommes de lettres, jeunes écrivains, les présente les uns aux autres, à Paris comme Vevey, et crée entre eux des liens, participant, sans le dire, à la vie sociale et parfois politique de son époque. Dans de nombreuses lettres, il invite Jacques Chardonne à partager ses découvertes, la surprise d'une nouvelle amitié ou l'émerveillement d'une œuvre d'art. Chez Morand, le présent est toujours le mouvement pris dans la littérature : stendhalien en Italie, chardonnien à Madère, morandien à Londres où il retourne sur ses propres traces.

Pour lui la vraie parole est étrangère aux bruits des discours, car il connaît les vertus de cette parole, fragile par essence (« paroles de neige », écrit-il), et sait d'expérience ce qui déchire et la blesse. À l'encontre des amertumes dont la vieillesse sait si aisément faire son bien à l'opposé d'une sagesse automatiquement attachée à l'ancienneté, il demeure un étonné, un éternel nouveau venu. Étonnamment, au fil de ces échanges, il écrit à plusieurs reprises qu'il se juge tout à fait banal, paresseux et désinvolte. Il a la conviction d'appartenir au commun des mortels, curieux de tout, mais désemparé devant les événements. Ne faut-il pas voir, dans ces jugements, une coquetterie d'intellectuel et d'écrivain qui sait trop bien qu'on ne le prendra pas au sérieux, que personne ne le croira et que son œuvre dit tout le contraire ?

Jacques Chardonne, souvent déconcerté, tente de comprendre avec les mots qui sont les siens une personnalité que Paul Morand lui a décrite mais qui, à ses yeux, apparaît comme aussi complexe qu'insaisissable, telles celles de Jean-Paul Sartre, de Simone de Beauvoir ou de Nathalie Sarraute. Lucide, il devine pourtant qu'on ne rapproche pas les êtres en voulant tout comprendre. Faussement isolé à La Frette, prenant la pose du sage débarrassé des émotions, il est stimulé dans ses appétits d'analyse et de définition des êtres par sa correspondance avec Morand. Malgré une constante sollicitude, l'intelligence et le recul guident ses sentiments. Il sait ménager son indépendance tout en donnant, et alterner réserve et généreuse disponibilité. Ainsi veille-t-il à la carrière littéraire de Paul Morand, qu'il continue de couvrir d'éloges, observe, en les recevant, les jeunes écrivains de la génération des Hussards, passant de l'un à l'autre jusqu'à trouver le spécimen idéal, « sérieux » comme lui, pour prendre sa relève. En vain, bien entendu. Chardonne tente également de faire comprendre son caractère, qu'il reconnaît déroutant, notamment à l'occasion de la mort de son fils Gérard Boutelleau.

Ces trois années permettent aussi à Jacques Chardonne de poursuivre sa réflexion sur la littérature, les écrivains et l'édition. Il s'interroge sur le véritable sens de l'écriture. Pourquoi écrit-on ? Pour se justifier, se distraire ou se défendre. L'ennemi que l'écrivain combat est une ombre, un vide. L'écriture n'a pas pour objet de combler ce vide, mais de le révéler, car à la source de toute littérature il y a une distance qui rend les choses plus évidentes. Le temps de l'écriture est présenté comme une parenthèse heureuse dans sa solitude, car pendant cette période il est persuadé qu'il ne peut pas mourir, l'acte d'écrire échappant à toute destruction.

L'œuvre achevée pourra n'avoir aucun succès, son contenu pourra être démodé, rien n'efface le geste qui l'a fait naître, parce que l'écrivain ne manipule pas des choses mais les mots qui la désignent. Pour Jacques Chardonne, écrire, c'est atteindre une éternité factice, celle du tout ou rien, mais c'est également une distraction.

Évoquant *Demi-Jour*, dernier ouvrage de cette période, il confie à Paul Morand que le vrai problème n'est pas de savoir si une écriture est plus belle ou plus riche qu'une autre, mais que cette pure apparence peut s'imposer à l'attention d'un lecteur, et si les mots, par le seul jeu de l'écriture, peuvent accéder à une opacité trompeuse ou séduisante. Comparant l'écriture à l'action, il en déduit que la première doit séduire le monde alors que la seconde ne cherche qu'à le changer. Certes, Jacques Chardonne, comme Paul Morand dans une moindre mesure, reproche à la génération précédente le caractère conventionnel du monde qu'elle décrit. Mais le progrès en littérature a l'aspect d'un retour à la source et, malgré les apparences, ne se propose pas d'ajouter à ce qui a été dit, mais de le dire autrement, mieux, plus court, sans tomber dans le piège du prédécesseur.

Jacques Chardonne ne pense pas que les écrivains des années 1960 soient plus intelligents que ceux du passé, ni frappés de stérilité, comme le laisse parfois supposer la critique. Si la littérature d'Alain Robbe-Grillet ou de Michel Butor est abstraite, ce n'est pas parce qu'ils ignorent les lois du destin, mais parce que le roman a fini par devenir l'histoire de son surgissement, par se rencontrer lui-même. Ce que Chardonne déplore, ce n'est pas la disparition d'un attachement tenace aux vieilles traditions romanesques, mais le fait que les romanciers, en se détournant de leur objet, tombent dans le vide. Ce vide, selon son analyse, tient au fait qu'ils méconnaissent le caractère fondamental de la littérature, c'est-à-dire l'art de la parole, donc de l'expression. Il accepte mal que ces romanciers utilisent des procédés nouveaux pour détourner la littérature de son sens narratif, ce qui aboutit à faire passer insidieusement le récit avant l'événement récité, la modification avant le monde en train de se modifier. Le constat que des écrivains tels que Françoise Sagan ou Antoine Blondin, Roger Nimier ou Bernard Frank sont peu préoccupés de technique en fait, pour lui, des écrivains de la difficulté d'être, du refus et de la réclusion. D'où cette question, lancinante, qu'il pose dans de nombreuses lettres : écrire et publier est-il encore une solution ?

Évoquant à maintes reprises son projet d'une « Histoire de l'édition », qui ne verra jamais le jour, Jacques Chardonne montre à l'endroit des éditeurs une certaine amertume. La concentration qui s'exerce dans le monde de l'édition, même si elle respecte les autonomies de goût, même si elle ne touche pas aux singularités et aux styles, n'en induit pas moins un inévitable regroupement des diverses initiatives. La réalité de la puissance économique appartient au distributeur de livres, à mi-chemin entre la production littéraire et la librairie. Ses commentaires sur Les Presses de la Cité sont révélateurs.

Dernier aspect de cette analyse, et pas le moindre, la critique. Qu'il s'agisse d'estime, de pure littérature ou d'ambition, elle a, pour Jacques Chardonne, un rôle à la fois déterminant

ambigu. Entre la publicité et les mondanités d'une part, et la presse écrite, d'autre part, où trouve la véritable critique ? Un billet du *Figaro* est-il plus efficace qu'un article de *L'Express* qu'une chronique de *La Nouvelle Revue française* ou une note de lecture dans *Arts*, sachant que le livre recommandé ne doit pas dépayser le lecteur de la revue où s'exerce la critique ?

La correspondance de ce volume, plus régulière que la précédente, se lit finalement comme un roman de la vie et comme un véritable dialogue, avec son jeu de questions et de réponses, son suspense, sa drôlerie, son pathétique et ses mises en scène. La mort de Roger Nimier, en septembre 1962, vient bousculer une conversation qui devenait confortable : le rythme s'accélère encore. Paul Morand, déboussolé, revisite le passé et les amitiés disparues avec pour dernier témoin cet étrange ami, Jacques Chardonne.

Philippe DELPUECH

---

## *Note sur le texte*

Ce deuxième tome, couvrant la période 1961-1963, comprend 855 des 995 lettres échangées entre Paul Morand et Jacques Chardonne et conservées, sauf mention contraire, à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne.

Comme pour le premier tome, leur présentation a été unifiée. Les titres d'œuvres et de revues figurent en italique, ceux des articles ou des textes publiés entre guillemets. Les abréviations de mots, sauf certaines indéchiffrables, ont été complétées. Celles des noms propres, mentionnées parfois sous la forme d'initiales, ont été maintenues dans le corps de la lettre et développées en note, à l'exception des cas où, pour respecter la vie privée des personnes citées, ne demeurent que les initiales ou, à quelques rares occurrences, pour éviter toute identification, la lettre X. Le signe [...] a été utilisé pour les mêmes raisons dans certains courts passages, ou bien en remplacement de post-scriptum d'intérêt moindre. Encore une fois, cela a été fait avec parcimonie.

Les inadvertances de plume, fautes d'orthographe, erreur ou omission de ponctuation ont été corrigées (Jacques Chardonne reconnaissait lui-même une orthographe déplorable), sauf celles, volontaires, soulignant un fait significatif, ou bien, involontaires, illustrant les habitudes orthographiques des épistoliers. Il a été procédé de même pour les titres de livres ou de revues parfois incomplets ou inexacts.

En dehors des titres, les mots ou expressions soulignés d'un trait dans le texte manuscrit ont été reproduits en italique, de trois traits marqués par un simple soulignement, afin de garder le caractère drôle, absurde ou important que chacun voulait leur apporter.

Pour certaines lettres, non datées, les indications contenues ont permis de corriger ce qui avait été oublié, la date figurant alors entre crochets, selon l'usage. Dans quelques rares cas, la date manuscrite ne correspondant pas au jour indiqué par l'auteur, la correction a été effectuée, sans toutefois en faire apparaître en note.

La présentation typographique des lettres — l'objectif étant de donner un texte fidèle aux originaux et aussi lisible que possible — a été harmonisée, notamment lorsque les tirets, points, virgules, guillemets et parenthèses rendaient certains passages incompréhensibles. L

majuscules en tête de phrase, parfois fantaisistes, ont été généralisées.

Malgré une lecture attentive, certains mots (fort heureusement peu nombreux) n'ont pu être déchiffrés et figurent donc sous la mention « *mot illisible* » entre crochets.

Enfin, pour les expressions anglaises, allemandes, espagnoles ou latines, la traduction, sauf dans les cas où il s'agit de néologismes, n'a été faite que lorsque la compréhension de la phrase l'exigeait.

Ce volume n'aurait pas été possible sans le soutien de Mme Elvire de Brissac et la volonté de M. Antoine Gallimard. Notre gratitude va également à Mme Danielle Mincio, conservatrice des manuscrits à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne, qui a répondu avec complaisance à toutes nos demandes. Qu'ils trouvent ici le témoignage de notre reconnaissance.

Ph. D.

*Philippe Delpuech (1944-2005), diplômé de l'Institut des sciences morales et politiques, fut administrateur à l'Assemblée nationale de 1974 à 2004. Chez Gallimard, il a travaillé à l'édition d'œuvres d'André Malraux, notamment dans Pléiade. Ses dernières années furent consacrées à l'établissement du texte de la correspondance Paul Morand-Jacques Chardonne.*

*Nos remerciements à M. Michel Déon, de l'Académie française, et à M. Christian Millau pour leurs précieux conseils.*



---

## *Avertissement de l'éditeur*

Les auteurs avaient décidé que leurs lettres ne pourraient être lues avant l'an 2000, afin d'épargner la sensibilité de ceux qu'ils évoquaient avec la plus grande liberté de ton et d'esprit pour le meilleur et pour le pire. Ce délai passé, nous les présentons au lecteur avec le moins d'aménagements possible, afin d'en préserver la valeur de témoignage, tant littéraire qu'historique.

---

## CORRESPONDANCE

---

1961

1 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

1<sup>er</sup> janvier 1961

Cher ami,

Vous avez reçu ou vous allez recevoir l'étonnant numéro de Noël de *La Revue des Voyages*. Caracalla<sup>1</sup> a suivi mes conseils. Jusqu'ici le caractère pour les textes était trop petit ; il faut ménager les yeux ; on n'a pas si fort le goût de la lecture. Cette fois, il va, quelquefois, un peu trop loin.

Une vérité saute aux yeux, pourtant subtile, à cette lecture. Il y a de bons ouvriers de phrase, qui font leur métier, qui ont leur place dans les lettres, comme les manœuvres dans la société ; il y a les véritables écrivains. Aucun rapport entre les deux espèces.

Écrivains, dans cette revue, j'en vois deux : vous et Josette<sup>2</sup>. Peut-être, peut-on ajouter Cocteau. Tout le reste, sans exception, de simples ouvriers, quelquefois de l'Action française.

Pour faire la différence, il faut être en rapport avec les Dieux. Vous savez faire entrer l'érudition dans les Beaux-Arts, comme tout ce que vous touchez. Magie perpétuelle. Ma vie ne suffira pas pour vous admirer.

Je ne sais qui a corrigé le texte de Josette. Pas moi. Elle est douée. Elle est un écrivain. Pas les autres. C'est un malheur pour elle qu'elle m'échappe ; j'aurais pu lui être utile.

Il y a des auteurs qui se vendent en ce moment à cent mille. Moi-même, j'ai connu cela. Je crois bien que *Claire*<sup>3</sup> s'est vendu à 300 mille. Cela n'est rien. Cette foule achète un livre comme elle achète des oranges. Là-dedans, deux mille à peine sont des lecteurs. Tout se passe (ce qui compte) avec ceux-là. Nous ne les connaissons pas. Aujourd'hui, nous n'avons à faire qu'avec

ceux-là.

Saison des cadeaux. Nous n'en faisons aucun. Nous en recevons. On se passe, de mains en mains, les cadeaux. À La Frette, grande accumulation, très nocive, de chocolats. Je n'en ai distingué qu'un seul : un tout petit paquet de cigares, de mon voisin le tailleur. Il est alsacien. Sans doute des cigares allemands, très doux, parfait.

Selon mes avis (Caracalla fait tout ce qu'on lui dit) un énorme « service de presse » se fait à Paris pour ce numéro de *La Revue des Voyages*.

Votre  
JC.

1. Jean-Paul Caracalla (né en 1921). Entré en 1947 à la Compagnie des wagons-lits, il relance *La Revue des Voyages*, publiant des grands écrivains du monde entier (1951-1970). *Les Exilés de Montparnasse (1920-1940)*, Éd. Gallimard, 2006.

2. Josette Day (1914-1978), de son vrai nom Josette Dagory, proche amie de Paul Morand puis épouse de Maurice Solvay fut notamment la principale interprète de *La Belle et la Bête* dans le film de Jean Cocteau et René Clément avec Jean Marais (1946).

3. Éd. Grasset, 1931.

## 2 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

4 janvier 1906

Cher ami,

Le point le plus chaud, en hiver, Afrique du Nord comprise, c'est Menton. J'ai trouvé la neige à Touggourt. Il faut aller à Brazzaville. Mais un hiver brillant, si on a un peu de feu dans la maison, c'est bien différent du nôtre. Il faut sentir un peu l'hiver. « L'occidental » est sûrement un produit des quatre saisons.

C'est Fraigneau<sup>1</sup> qui est dangereux : tout ce qu'il dit est faux. Pour Démeron<sup>2</sup>, ce n'est pas tout à fait faux, si on rectifie le sens. C'est un écorché ; tout le blesse ; on doit toujours ménager.

Vous avez bien raison, c'est une jeune fille quotidienne qu'il fallait pour Josette<sup>3</sup>. Mais l'arrangement avec Galey<sup>4</sup> ne s'est pas fait dans une heure de raison. Il est marin ; il ne dispose que de l'après-midi du samedi. Avec la jeune fille, d'ailleurs, cela ne durerait pas longtemps.

crois que l'on peut définir Josette d'un mot : elle ne supporte rien.

Je vous l'ai dit, je crois, je peux le répéter : votre titre (*Soleil*<sup>5</sup>), avec le sous-titre, c'est parfait.

Il y a quelques mois Galey, dans *Arts*, avait consacré sa chronique à trois académiciens sous ce titre : « Les lettres et le néant », pour J. Romains ; « Une pathétique médiocrité », pour Henriot<sup>6</sup>, je ne me souviens plus du troisième. Maurois, à qui on disait à ce propos : « ils sont piquants ces petits gars », répondit : « Ça m'est égal, je ne suis pas dedans. » Cette fois, il est dedans<sup>7</sup>. Avec des ménagements, c'est un ami. Malgré un peu de sucre, lire ces choses qui vont enterrent tout vif, c'est un triste sort à nos âges. Jeune, on supporte tout.

Vous allez travailler trop. Je le crains.

Une caissière de Stock Saint-Honoré, qui est venue apporter des chocolats à Camille<sup>8</sup> (c'est poisons !) nous a dit qu'une caissière parfaitement honnête peut faire une petite fortune en ramassant ce que les clients laissent sur la caisse et ne viennent pas réclamer (pardessus, portefeuille, argent...) « Des demi-fous, dit-elle, les trois quarts de ces acheteurs de livres. » Elle n'a aucune considération pour les gros tirages.

Je vous remettrai, à votre retour, le lot des lettres de l'année.

À l'instant, ce mot gentil de Démeron<sup>9</sup>.

Votre  
JC.

1. André Fraigneau (1905-1991), écrivain et éditeur, figure tutélaire des jeunes Hussards.

2. Pierre Démeron, journaliste au *Bulletin de Paris* puis au *Nouveau Candide*, deviendra directeur littéraire à *Marie Claire*.

3. Voir lettre 800 du premier tome de la correspondance (1949-1960), datée du 30 décembre 1960.

4. Matthieu Galey (1934-1986), journaliste et critique littéraire.

5. *Fouquet ou Le Soleil offusqué*, Éd. Gallimard, 1961.

6. Émile Henriot (1889-1961), écrivain, critique littéraire, élu à l'Académie française en 1945.

7. Matthieu Galey, « Le règne de la convention », *Arts*, 4 janvier 1961.

8. Camille Belguise (1894-1980), écrivain, seconde épouse de Jacques Chardonne.

9. Jacques Chardonne avait joint à sa lettre le mot suivant de Pierre Démeron : « Que vous souhaiter d'autre, chère Camille, que de rester en 1961 ce que vous fûtes lors d'une des dernières soirées de 1960 : le plus jeune de nous tous. Mais n'est-ce pas parce que vous en êtes justement persuadé, que vous aimez tant la jeunesse et qu'elle vous le rend bien ? »

Cher ami,

Il n'y a rien de chaud en Europe avant mars ; ici, c'est comme la haute montagne : brûlant pendant l'insolation, froid dès que vient la nuit. Les maisons sont en mince ciment ; les chambres faites pour l'été, c'est-à-dire orientées au nord ; et le chauffage central, bien qu'il soit ruineux, insuffisant. Mais déjà les amandiers ont des bourgeons et quand vous viendrez, tout sera en rose. Mais, côté est de l'Europe, c'est pire, à cause des vents du nord qui descendent du Bosphore. Ici, c'est, vers l'ouest, l'humidité et les vents de l'océan. Mais dès le 15 février, en Algarve, à Cadix et ici, tout va changer.

J'ai très mal monté *Pietro*, mon alezan de Ronda ; je n'arrive pas à le toucher où il faut, avec ces énormes boîtes de fer que sont les étriers andalous, le double des étriers arabes, qui sont déjà grands. Mais quelle intelligence chez ces bêtes dans la façon de poser le pied dans la pierraille, comme un mulet ; comme nos chevaux du nord paraissent lourds et stupides, à côté. Mon loueur est un natif de Ronda (la Constantine andalouse, Ronda fut un grand centre d'équitation et de tauromachie au 18<sup>e</sup>) ; mon homme a la même élégance native que son cheval. « Les gens de la sierra sont *saluables*, me dit-il (estimables) ; mais cette population maritime de la côte n'est pas *saludable*. » Cela m'a fait penser à la magnifique histoire espagnole : un monsieur, dans la rue, donne un douro à un mendiant. « Tu as fait un bon repas, hier, avec mon douro ? » demande-t-il le lendemain. « Non, señor ; j'ai acheté un chapeau. » « Pour quoi faire ? » « Pour saluer. »

Plus je relis l'histoire de l'Empire et plus je vois que Napoléon était une petite tête politique, comme Hitler. Tous deux ont cru (c'est-à-dire *avant*, et même *pendant* leurs guerres) qu'ils feraient la paix avec l'Angleterre ! C'était une idée valable pour le 18<sup>e</sup>, mais pas au 19<sup>e</sup>. Napoléon a cru aussi qu'il aurait raison des guerilleros ; aveuglement de stratège, méprisant des soldats qui ne jouent pas le jeu. Il a cru enfin que, parce qu'il avait épousé une Habsbourg, le père de Marie-Louise ne marcherait pas contre lui ; par snobisme, il s'est imaginé qu'il était désormais de la famille des rois, par son mariage. Tout le contraire : les rois ne respectaient pas Napoléon que parce qu'il n'était pas de leur bord.

Vos lettres me sont précieuses ; elles seules me relient au monde extérieur et à la littérature. Les radios sont ineptes. Les charmants Kléber<sup>1</sup> et Nimier<sup>2</sup> ne font que des culbutes des pieds de nez dans leurs lettres. Ceci dit, pas une minute à soi, ici, le marché, les bains sur la plage (le sable, il ne faut pas le remuer, il est chaud dessus, glacé dessous) et une série de voisins qui, bien que se nommant Blücher, Bismarck et Hohenlohe, sont uruguayens ou danois comme il se doit. La côte est parsemée de bungalows d'été dans les pinèdes ; tout est loué un an à l'avance, de 2 à 3 000 NF par mois. Pas une chambre avant le 1<sup>er</sup> octobre ; c'est comme au Portugal où, chaque été, m'a dit Dos Santos<sup>3</sup>, il manque 70 000 lits. Il y aura, en Espagne, en 6

six millions de touristes ; ce sont des migrations d'oiseaux.

Le beau gars du pays, le boucher, a tellement à faire avec les jeunes filles suédoises qu'il est sur le flanc. Ici, la bonbonne de 30 litres de Xérès vaut le prix de la bouteille dans un de nos grands bars ; vous vous imaginez quel pandémonium ce doit être l'été ? Mais en ce moment c'est d'un calme méridional et familial, rassurez-vous.

Mon charmant ami belge, Charles de La Faille, qui habitait près d'Estoril et dont vous parliez dans mes lettres du Portugal, est mort d'une cirrhose du foie ; une vaste fortune engloutie au Congo, en trois ans. Ce que l'Afrique aura pu coûter à l'Europe, depuis 44, du Kenya à l'Égypte, et du Transvaal à l'Algérie, c'est colossal ; en petit, j'ai, pour ma part, laissé des plumes en Guinée, en Oranie et à Tanger. La Faille était grand, beau, la vie même, une patience d'ange *avec une femme impossible*, une beauté exquisite, grand sportsman, etc... Il s'est tué d'une boisson par cette espèce de désespoir diffus, secret, silencieux et sans romantisme des gens de 40 ans, aujourd'hui. On les comprend mal, car ils ne s'expliquent, ne se livrent jamais.

J'ai fini *Les Affinités électives* ; ce n'est plus lisible ; les romans de Madame de Duras ou de Mademoiselle de Scudéry sont passionnants, à côté.

Nous reviendrons en Suisse pendant la Semaine Sainte, car il faut se terrer pendant les vacances des autres. Puis à Vienne, du 10 au 20 avril (documentation sur les Habsbourg). Puis à Paris au printemps.

Philippe Diollé<sup>4</sup>, très brillant. Il a beaucoup écrit sur la vie sous marine, les peintures rupestres sahariennes ; j'avais lu un reportage de lui, il y a quelques années, dans *Les Nouvelles littéraires* et j'avais dit à Charensol<sup>5</sup> qu'il était fameux (sur les chutes du Zambèze, je crois ?). Diollé l'a su et m'a remercié.

À vous,  
PM.

1. Kléber Haedens (1913-1976), critique littéraire et romancier. Auteur d'*Une histoire de la littérature française* (Éditions Julliard, 1943). Grand ami de Roger Nimier avec Antoine Blondin.

2. Roger Nimier (1925-1962), écrivain, critique littéraire, scénariste et éditeur chez Gallimard.

3. José Dos Santos, correspondant à Paris de journaux et de radios portugais, directeur de la Casa do Portugal, marié à la critique de cinéma et romancière Suzanne Chantal.

4. Philippe Diollé, grand reporter, écrivain, explorateur avec Paul-Émile Victor, journaliste à *Paris-Presses*.

5. Georges Charensol (1899-1995), journaliste littéraire, critique d'art et de cinéma. Cofondateur du Prix Renaudot et du Prix Louis-Delluc. Directeur des *Nouvelles littéraires* et chroniqueur au *Masque et la Plume*.

---

#### 4 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Malaga, 6 janvier 1906

Cher ami,

Vos lettres m'arrivent bien régulièrement et en 3/4 jours ; quelle chance. Ce que vous dites du titre (*Fouquet*) est juste ; le sous-titre explique bien. Ce que vous dites aussi de l'Histoire de la librairie est certainement exact. Vous êtes toujours bien renseigné. Les gros caractères améliorent beaucoup *La Revue des Voyages*. Mon texte ne vaut rien et, avec cette habitude de ne pas envoyer d'épreuves à la direction, il est criblé de grosses fautes d'impression. Le texte de Josette est absolument ravissant, je suis (et Hélène aussi) de votre avis.

Nous continuons à avoir un ciel touristique : 14 bains de soleil en 15 jours. Le vent, qui rendait fou à Tanger, n'arrive pas ici. En 7 ou 8 ans, même sans eau municipale, avec de simples puits et beaucoup de main-d'œuvre, et une très belle terre noire, certains propriétaires de villas ont réussi de très agréables jardins, avec murailles d'ifs taillés, arceaux, allées profondes, labyrinthes, patios-surprises agrémentés de piscines et de faïences de Séville. Les Allemands achètent beaucoup, comme partout. La mode descend la côte, à la recherche de terrains moins chers ; dans dix ans, ce sera complet partout, jusqu'à Lisbonne, y compris ces deux ou trois endroits extraordinairement sauvages dont parlent les *Bains de mer*<sup>1</sup>, les plages désertes d'outre-Tage, au sud de Sétubal, les grands sables de l'embouchure du Guadalquivir et en dernier, le cap Trafalgar. C'est tout ce qui reste pour l'instant ; c'est peu, au train où se reproduisent les humains. Avez-vous vu qu'un trou de 10 millions de morts, comme celui de la guerre 14-18, l'heure actuelle, sera bouché en 7 mois ?

Je galope dans des champs de fèves en fleurs blanches à cœur noir, le blé est déjà haut de 10 centimètres, les ajoncs tout jaunes. À part cela, je ne suis pas de l'avis de Déon<sup>2</sup>, le pays n'est pas beau. Mais je retrouve cette ivresse des hivers que termine une seule nuit de chemin de fer éprouvée à Menton, quand j'avais 5 ans, puis 20 ans, puis 30 ans, les promenades à âne dans la vallée du Gorbo, les oliviers, les lauriers dans les fonds de ravin, cette folie de soleil après les crépuscules mouillés, les trottoirs parisiens où s'enfoncent les lumières, les levers dans le brouillard, à tâtons pour aller en classe, en se boutonnant dans l'escalier parce que l'omnibus de l'institution Sainte-Marie de Monceau attend en bas. Mais ces contacts avec le midi, il les fait brusques, espacés et courts, pour qu'ils ravissent. Dès qu'on veut matérialiser son rêve, c'est fini : méridionaux impossibles, feignants, voleurs, inexacts, la bonne viande remplacée par les bottes



d'œillets, le vin qui se pique dans les caves trop tièdes, l'absence de rosée, un air jamais renouvelé, lourd d'essence brûlée, des trottoirs trop étroits où l'on est happé par les autocars, l'on veut marcher, de la pierraille si l'on veut galoper, des plages sales qu'aucune marée ne vient nettoyer, une désespérante tristesse, l'hiver, dès que le soleil est tombé, avec refuge dans les thés pleins d'Anglais clochards, le bruit des jetons que ramasse le râteau du croupier, bref tout ce qui m'a fait prendre Villefranche en horreur, après 5 ou 6 ans de séjour, et à jamais.

Que 1961 vous confirme dans cette forme splendide que tous admirent.

PM.

1. Paul Morand, *Bains de mer, bains de rêve* (Éd. La Guilde du Livre, Lausanne, 1960).

2. Michel Déon (né en 1919) venait de publier le deuxième volume de *Tout l'amour du monde* (Éd. Plon, 1960), où évoquait entre autres ses voyages. Il sera élu à l'Académie française en 1978.

## 5 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

Marbella, 7 janvier 1961

Cher ami,

L'Occidental, produit des 4 saisons : excellent ! Très gentil, le mot de Démeron.

Bien sûr, Josette ne supporte rien ; je l'ai vue successivement brouillée avec tout le monde.

Reçu carte de Jeanson<sup>1</sup> : « Je vous souhaite le fauteuil de Jules Romains avant juillet. »

Été, hier soir, à Malaga (séance de minuit-2 heures du matin) voir le *Voyage au centre de la terre*<sup>2</sup>. Mauvais acteurs, mais de beaux animaux préhistoriques et de beaux paysages minéraux sur désert de sel, de lacs souterrains, excellents.

Je n'ai pas beaucoup aimé le Pauwels (*Le Matin des magiciens*<sup>3</sup>). Reportage autodidacte.

L'Espagne change ; les cafés ferment maintenant à 1 heure du matin. Il y a d'ailleurs plus d'étrangers que d'Espagnols en Espagne ; il n'y a qu'eux pour maintenir les olé-olé et autres traditions.

Déjà, du ski nautique, des tubéreuses et des roses.

Je commence un chapitre sur Marie-Louise. C'était une femme obéissante ; ce sont souvent les pires ; tout dépend de celui, de ceux, à qui elles obéissent. Il faut de bien grandes qualités pour désobéir.

J'ai encore connu (avant 18) des Espagnols en cape noire, doublée de velours rouge et vert, à collerette foncée, comme dans Goya. Aujourd'hui, j'ai commandé (à Malaga) un veston de flanelle chez mon tailleur ; il m'a mis la revue *Adam* sous les yeux. On a, malgré la hausse, encore un complet sur mesure, d'excellente flanelle, pour 17 000 anciens francs.

9 janvier 1961. Votre lettre, soi-disant perdue, que vous répétez en partie dans votre lettre du 6, m'est bien arrivée. Il y a un avion tous les jours Paris-Malaga, ce qui vous sera le plus commode, évidemment. Puissent vos oreilles ne pas dégénérer en otite.

Oui, Josette n'a pas la notion du prochain. C'est sans doute le monstrueux égoïsme de ma dernière jeunesse qui a déteint sur sa dernière enfance.

Votre âge, c'est d'être jeune ; vous trompez la nature ; d'où les oreillons.

L'influence de Blondin<sup>4</sup> et d'Haedens sur Nimier est immense. C'est la fin du lycée !

J'ai pris un premier bain de mer, ce matin. L'eau est à 16°-17°.

À vous,  
PM.

1. Henri Jeanson (1900-1970), journaliste, scénariste et dialoguiste (*La Vache et le Prisonnier*, Henri Verneuil, 1959).

2. Film de Henry Levin produit en 1959, avec, dans les rôles principaux, James Mason, Pat Boone, Arlene Dahl et Diana Baker.

3. Louis Pauwels (1920-1997), journaliste et écrivain, introduisit avec Jacques Bergier le concept de « réalisme fantastique » dans *Le Matin des magiciens*, Éd. Gallimard, 1960.

4. Antoine Blondin (1922-1991), journaliste et écrivain, avait reçu en 1959 le prix Interallié pour *Un singe en hiver* (Éd. de La Table ronde).

## 6 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

8 janvier 1961

Cher ami,

Je reviens sur ce que je vous disais hier, et sur quoi il faut s'entendre. Pourquoi conseiller vous le train ? Si c'est par économie, nous ne regardons pas à ces choses. Ce sera notre dernier voyage. Qu'il se passe bien, c'est le principal. J'ai gardé un souvenir pénible du changement de train à Hendaye. Sans Caracalla, nous ne serions jamais arrivés. Si on fait le nécessaire pour

l'avion, à Paris, avenue des Champs-Élysée, on arrive, il me semble, avec le minimum de tracasseries, sans douanes, sans papiers à vérifier dix fois, sans égarements. Changer d'avion à Madrid, ce n'est pas au-dessus de notre portée : c'est sur place, on suit la foule. D'autre part, pour le retour, 8 jours après, je peux retenir les places à Paris, donc, être tranquille à Malaga.

Kléber Haedens est à Paris, mais je ne pourrai le voir. Camille ira prendre « un verre » avec eux. Je n'ai pas les oreillons ; c'est une curieuse inflammation des nerfs, superficielle, auto-limitée d'une oreille. Un peu plus, c'était un zona.

Je n'ai pas besoin de lire Goethe. Mauvais souvenirs, sauf les *Conversations*. Ce que l'on appelle la littérature, c'est un curieux bric-à-brac. Au début du siècle, il avait une toute petite situation en France (voir le livre d'Éd. Rod<sup>1</sup> sur lui, vers 1900). Et puis on s'avisa que derrière ce Goethe équilibré, modèle de sagesse, il y avait un Goethe déchiré et diabolique. On a creusé ce personnage. Études sur études. Alors il est devenu ce grand personnage, presque sacré.

« L'homme », c'est important. Grand avantage à être double ; sans trop le dire soi-même. (Laisser les autres creuser.) Gide a trop dit ce qu'il était.

Je vais voir un spécialiste pour les yeux, les oreilles, tous les abattis.

Regardé les souvenirs (dernier tome) de Henry Bordeaux<sup>2</sup>. Ces histoires de victoires d'Académie, que c'est désuet !

Reçu le *Cahier des Saisons* d'hiver ce matin. J'y vois deux pages de Camille, que je trouve merveilleuses<sup>3</sup>.

Nimier me demande une préface pour *L'Éducation sentimentale*. Je refuse. Je lui dis que ce roman m'a toujours ennuyé. Chez Flaubert, je n'aime que la trompette.

Votre  
JC.

1. Il s'agit des *Nouvelles Études sur le XIX<sup>e</sup> siècle*, publié par Édouard Rod en 1899.

2. Henry Bordeaux (1870-1963), romancier, élu à l'Académie française en 1919. Ses Mémoires, sous le titre *Histoire d'une vie*, comptent treize volumes.

3. Camille Belguise, « Mort d'un arbre », *Cahiers des Saisons*, hiver 1960.

Cher ami,

Je reçois votre lettre du 8. Hélène<sup>1</sup> pousse des cris : « Comme on comprend qu'il amuse les jeunes ! » « Je n'aime que la trompette chez Flaubert. » « Il faut être double, mais ne pas le dire. Gide l'a trop dit. » Elle cite et ajoute : « Que c'est intelligent ! » (Votre oreille saine a dû vous tinter.)

Vos voyages sont homériques, comme ceux de Berl<sup>2</sup> ; vous jouez à Fenouillard<sup>3</sup> ; en réalité vous êtes Phileas Fogg.

Je suis toujours attaché à Marie-Louise. Gigantesque avant, immense après, Napoléon marié est petit ; je veux dire qu'il a la taille d'un homme.

Ne venez pas trop tard, vous ne jouiriez pas assez du contraste.

On peut dire que la France aura bien réfléchi avant de se tromper et mûrement choisi de ne pas se détruire. C'est impressionnant, cet instinct ! Mais seuls les conservateurs voient loin. Ils ont l'intelligence des avarés. Il n'existe pas de foule conservatrice. Pauvres gens qui croient « être dans le sens de l'Histoire » ! Le sens de l'Histoire, c'était que les Goths envahissent l'empire romain ; or ils ont dû attendre quatre siècles, parce que les Romains avaient compris qu'il leur fallait aller à contre-sens de l'Histoire, pour être sauvés.

Nimier m'a annoncé quelques numéros d'un nouveau périodique qu'il dit bien fait.

Vous avez grand tort d'avoir refusé la préface à *L'Éducation* ; personne ne l'aurait mieux écrite. Je m'en lèche les babines à regret. Reprenez votre réponse à Nimier, pour me faire plaisir. Moi, je n'aime que *Bouvard* et les *Mémoires d'un fou*.

Votre ami,  
PM.

1. Hélène Chrissoveloni, princesse Soutzo (1879-1975), épouse de Paul Morand.

2. Emmanuel Berl (1892-1976), essayiste, historien et journaliste, fondateur de l'hebdomadaire *Marianne* en 1932.

3. Le film *La Famille Fenouillard*, adapté de la bande dessinée de Christophe, réalisé par Yves Robert, venait de sortir en salles.

Cher ami,

On me dit que les mémoires du petit André Lang sont amusants (NRF<sup>1</sup>). Les lûtes-vous Habite-t-il toujours 133 rue Saint-Dominique ? *L'Esprit public* de R. Laudenbach<sup>2</sup> ne vaut rien.

Si vous ne venez que 8 jours, vous n'aurez pas le temps de vous reposer. Il faut venir double et avancer ; prenez sur février.

Je trouve *Arts* assommant, avec sa nouvelle formule de longs articles abstraits, en première page. Nimier, Blondin, Guimard ont disparu ; il ne reste que Galey et Marcabru, depuis le mariage de Truffaut.

J'ai donné à Caracalla une petite chronique sur le tourisme en Espagne, qu'il m'en demandait.

Dans le livre de Pauwels, la citation d'Einstein dénonçant la Bombe est une des choses qui m'exaspèrent le plus ; pour que son anathème ait du poids (je vous l'ai déjà dit) c'était *avant* qu'il fallait le rendre public, pas *après*. Ce qui prouve que ce feu du ciel était, pour Einstein *moral* quand il frappait un ennemi de sa race, *immoral* quand il menaçait les chers communistes.

Quand vous passerez devant un homéopathe, ou un droguiste, pourrez-vous m'en commander (et m'apporter) une tisane composée d'1/3 de presles, d'1/3 de thym et d'1/3 de queues de cerises ? Mille fois merci.

Je crains que le FLN ne refuse la conversation. Les Arabes ne sont jamais guidés par leur intérêt, toujours (comme la plupart des gens, d'ailleurs) par leurs passions. Ce sont des hystériques ou des mystiques, sans besoins.

À vous,  
PM.

P.-S. Avez-vous lu, dans *Le Monde* du 28 décembre, la remarquable lettre d'Alfred Fabre-Luce<sup>3</sup> ? Sinon, procurez-la-vous sans faute.

Renseignements pris à l'agence de voyages locale, le voyage de Paris est très facile : départ à 15 heures 30 de Paris, changement d'avion à Madrid et arrivée à Malaga à 21 heures 30, même soir, c'est-à-dire à l'heure du dîner espagnol.

Aujourd'hui, il fait froid, orageux, désagréable. Même les feux sont froids, dans les passages chauds, et les murs des maisons ressemblent à des fonds de culotte usés. Si vous avez besoin d'un costume sur mesure, attendez Malaga ; il y a un excellent tailleur qui a de très belles flanelles catalanes, aussi belles que les anglaises (je les porte depuis 10 ans) et 180 NF, c'est-à-dire la moitié de la France.

J'ai écrit à Déon, pour savoir s'il avait pu s'entendre avec R. Laffont<sup>4</sup>, qui me paraissait très désireux de traiter avec lui.

Comment va votre beau-frère ? Nos affectueuses pensées à Camille.

1. André Lang (1893-1986), dramaturge et journaliste à *France-Soir* et au *Figaro*. *Bagage à la consigne*, Éd. Gallimard, 1960.
2. Roland Laudenbach (1921-1991), écrivain et journaliste, fondateur des Éd. de La Table ronde en 1944.
3. Alfred Fabre-Luce, « Signification de l'abstention », *Le Monde*, 28 décembre 1960.
4. Robert Laffont (1916-2010), fondateur de la maison portant son nom en 1941.

## 9 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

13 janvier 1960

Cher ami,

Je ne suis point, ces temps-ci, dans la forme splendide que vous me prêtez. Outre ma petite maladie qui traîne, l'air confiné de la maison (je crains de sortir) m'étirole. J'ai hâte de voir mon médecin de Paris ; puis je verrai des spécialistes pour les yeux et les oreilles ; je veux que l'on m'examine.

Camille a été seule à Paris, hier, au Claridge, voir les Kléber. Elle est revenue un peu fatiguée ; elle s'est ennuyée. Les Kléber, abasourdis par Paris (c'est dans son feuilleton qu'il y a le meilleur), ne l'ont pas ravie. Ils dînaient ce soir-là chez Louise de Vilmorin<sup>1</sup>, avec Nimier et Blondin. Le ménage Nimier va très bien. J'ai l'impression que tous ceux-là gagnent pas mal d'argent, relativement. Nimier fait du bon travail chez Gallimard, ailleurs aussi. Il semble depuis la mort de Hecquet<sup>2</sup>, un peu plus dans la vie.

Si je vous envoie (ci-joint<sup>3</sup>) l'article de Bernard Frank<sup>4</sup>, ce n'est pas pour les lignes qui me concernent (quoique, pour un compliment de Frank, « je donnerais l'Espagne et le Pérou ») c'est pour la présentation qu'il fait de Brenner. Ce Brenner est unique. Son roman<sup>5</sup> est passable, inutile de le lire. Unique, par la façon d'être. Il n'est pas beau, il n'est pas riche, il n'a pas beaucoup de talent. Il est sérieux, bien équilibré, il n'envie personne. Jamais une parole légère, à son aise partout. Un homme à l'aise dans la vie : un phénomène. Un homme qui n'envie de rien, et qui est content.

Le papier de Nourissier peut vous amuser. Comme toujours, il finit par se noyer dans ce qu'il écrit. Dans *La NRF* (celle même où jadis il m'a fait une scène à propos de B.B.<sup>6</sup>) il dit qu'elle est merveilleuse<sup>7</sup>. D'ailleurs, il écrit un livre sur elle. Je ne comprends pas ces repentins ou évolutions. Le parfum de la rose, cela se sent tout de suite. Manque de flair.

Ce n'est pas vous qui vous noyez. Henry Muller<sup>8</sup> m'écrit : « Si l'on veut prendre des leçons de modestie dans l'art d'écrire il faut vous lire dans *La NRF* ou le *Fouquet*<sup>9</sup> de Paul. » Ce *Fouquet* commence à être connu. La suite, ces jours-ci, vaut le début. Vous êtes installé dans



existaient.

---

Votre  
JC.

1. Louise de Vilmorin (1902-1969), poète et romancière, recevait ses amis écrivains dans le fameux salon bleu du château familial.
2. Stephen Hecquet (1919-1960), écrivain et avocat, proche de Roger Nimier, était mort le 5 mai 1960.
3. Aucun document n'est joint à la lettre.
4. Bernard Frank (1929-2006), écrivain et critique littéraire, notamment au *Nouvel Observateur*, et auteur de l'expression « Hussards » pour désigner Nimier, Blondin et Laurent.
5. Jacques Brenner (1922-2001), écrivain et critique, fondateur de la revue les *Cahiers des Saisons*. *La Tour Saint-André*. Éd. Briffaut, 1960.
6. Jacques Chardonne défendait Brigitte Bardot.
7. François Nourissier (1927-2011), écrivain et journaliste. « La Vérité, de Henri Georges Clouzot », *La Nouvelle Revue française*, 1<sup>er</sup> janvier 1961.
8. Henry Muller (1902-1980), gendre de Jacques Chardonne, secrétaire général des Éd. Grasset, assurait la chronique « Le Magot solitaire » de la revue *Carrefour*.
9. Paul Morand, « Portrait de Nicolas Fouquet », *La Nouvelle Revue française*, 1<sup>er</sup> janvier 1961.
10. Maurice Baring (1874-1945), romancier anglais et diplomate, notamment à Paris.

## 10 – PAUL MORAND À JACQUES CHARDONNE

15 janvier 1961

Cher ami,

Il y a 30 ans, quand un homme du monde voulait plaire à une femme, il lui envoyait des orchidées pendant des semaines ; il y a 20 ans, on lui payait à boire, à la dame, et on la troussait dans la voiture ; aujourd'hui, les filles se dirigent vers un garçon, sur la plage, le prennent par la main et le déculottent entre les dunes. Et après ?

*Le Journal de Genève* parle du général de Larminat<sup>1</sup>, le vainqueur de Royan, de l'île d'Oléron et de la Pointe de Graves ; c'est comme si les historiens écrivaient : « Ney<sup>2</sup>, vainqueur de la rue du Bac, Berthier<sup>3</sup>, le héros de la rue Saint-Honoré. »

Faire la paix avec le FLN ? Pour la faire, il faut être deux : aujourd'hui, le FLN ne fera qu'



- [download online Modalités po\( \) tiques de configuration textuelle : le cas de Molloy de Samuel Beckett \(Faux Titre, Volume 332\)](#)
- [click Bakkeleien in een Berlijnse bios](#)
- [\*\*download online Embedded Image Processing on the TMS320C6000\(TM\) DSP: Examples in Code Composer Studio\(TM\) and MATLAB\*\*](#)
- [download The Slave Across the Street book](#)
- [download online Visual Math: See How Math Makes Sense pdf, azw \(kindle\), epub, doc, mobi](#)
- [download The Quotable Thoreau](#)
  
- <http://econtact.webschaefer.com/?books/Modalit--s-po-----tiques-de-configuration-textuelle---le-cas-de-Molloy-de-Samuel-Beckett--Faux-Titre--Volume-33>
- <http://berttrotman.com/library/Photography-and-Science.pdf>
- <http://korplast.gr/lib/Black-Amazon-of-Mars--And-Other-Tales-from-the-Pulps.pdf>
- <http://bestarthritiscare.com/library/Christian-Bale--The-Inside-Story-of-the-Darkest-Batman.pdf>
- <http://academialanguagebar.com/?ebooks/The-Transgender-Studies-Reader.pdf>
- <http://korplast.gr/lib/The-Quotable-Thoreau.pdf>